Philologie des textes bouddhiques au Japon

Aspect du renouveau religieux de l'époque Kaumakura

Frédéric Girard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/347>

DOI : 10.4000/ashp.347

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 349-350

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Frédéric Girard, « Philologie des textes bouddhiques au Japon », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 139 | 2008, mis en ligne le 07 janvier 2009, consulté le 12 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/347> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.347>

PHILOLOGIE DES TEXTES BOUDDHIQUES AU JAPON

Directeur d'études à l'EFEO : M. Frédéric GIRARD

Programme de l'année 2006-2007 : *Aspect du renouveau religieux de l'époque Kaumakura.*

Au cours de la présente année, nous avons entrepris d'analyser les processus de composition poétique ainsi que d'aborder certains thèmes traités avec prédilection dans des stances chinoises, dans le milieu des écoles Zen à l'époque de Kamakura (1185-1333) jusqu'à celle des Guerres Civiles (deuxième moitié du xvi^e siècle). La composition de stances en chinois n'est pas seulement ni toujours incidente, et il y a souvent lieu de faire le partage entre des compositions improvisées ou conçues à l'avance, sans motivation autre que le descriptif d'un état mental pour lui-même et celles effectuées dans un dessein connu. Dans les écoles Zen japonaises, la volonté d'imiter les usages du Continent, la coutume de présenter une stance poétique à un maître comme gage de l'éveil que l'adepte est censé avoir réalisé, ou au moment des entrevues dialoguées à propos de *kōan*, les échanges de stances en diverses circonstances avec des religieux comme avec des fonctionnaires ou des profanes, ont donné naissance à une littérature abondante dont, dans un sens, Dōgen (1200-1253) marque le point de départ chronologique au Japon. C'est pourquoi nous nous sommes penché avec une plus grande attention sur son exemple qui est, à bien des égards, emblématique : nombreux sont les poèmes en chinois qu'il a échangés avec des fonctionnaires en Chine et au Japon, des laïcs et des religieux japonais, ainsi que des impromptus dont le thème est annoncé en introduction. Seuls manquent, semble-t-il, les occurrences liées à la résolution de *kōan* auxquels Dōgen, selon toute apparence, ne s'attachait pas. La pratique du *kōan* qu'il lui avait été donné d'observer en Chine était, selon lui, vénale et était l'objet de ses critiques, d'une façon directe ou indirecte. En revanche, il a donné au *kōan* une dimension philosophique comme sujet de méditation perpétuelle sur le sens même de l'homme et du monde qui, de la sorte, deviennent des objets à décrypter de façon sans cesse renouvelée : on ne s'étonnera pas de retrouver dans les stances de l'époque de sa maturité des sujets repris à partir d'un recueil de trois cents cas aporétiques (*kōan*) [*Shōbōgenzō sanbyakusoku*, le *Thésaurus de l'Œil de la Vraie Loi en trois cents cas*] qu'il avait compilé en 1235, après son retour de Chine.

Si l'exercice du *kōan* était devenu vénal en Chine, ainsi que le remarque avec acrimonie Dōgen, il l'est également devenu par contre-coup au Japon dès le milieu du xiii^e siècle dans le cercle du courant Rinzai. Il s'ensuit pour l'interprète moderne une difficulté de plus pour faire le départ entre des stances dans lesquelles seule intervient une rhétorique qui a le dessus sur la teneur vécue du poème, et celles où c'est l'expérience qui prime et où la rhétorique ne joue plus que le rôle d'un outil accessoire. Il va de soi que les stances appartenant au second type sont les moins nombreuses et, pour

l'interprète, les plus malaisées à repérer au milieu de l'abondante littérature appartenant à ce genre. Cet aspect des choses, assez rarement souligné dans la présentation qui est faite de la littérature Zen, a permis de donner libre cours à des généralisations rapides sur la nature et le rôle des compositions littéraires des moines Zen au Japon, au détriment d'une analyse objective de ce genre.

Nous avons passé en revue un certain nombre de stances en chinois de religieux comme Ikkyū, qui, dans un cas, on permis de mettre en relation une stance originale de Ikkyū, un *kōan* du recueil de la *Passe sans porte* (cas n° XXXVI), un poème en chinois du même religieux composé alors qu'il était adolescent, ainsi qu'une poésie en japonais, et le thème littéraire éculé de la courtisane baffouée, répudiée, mais qui trouve son salut dans la religion (Giō dans le *Dit des Heike*). On a pu, dans ce cas, dégager le thème de la mère, qui joue souvent le premier rôle dans l'éducation des religieux, pour des raisons sociologiques évidentes, dont le sort malheureux inspire la pitié du fils à plusieurs moments de son existence, avec des valences différentes. Il reste à comprendre comment, dans ce cas précis, Ikkyū a cru bon d'associer ce sujet avec celui des querelles dont il avait été le témoin dans le grand temple dit « de forêt » (*rinke*) du Daitokuji : constat général sur l'inconsistance des sentiments et des affaires relatives à l'existence humaine, dont sa mère n'est qu'un cas particulier ? Autres hypothèses ? Il semble assuré néanmoins que, dans le cas de Ikkyū, on ne peut guère mettre en doute le caractère authentique de son expérience vécue ainsi que l'authenticité des sentiments qu'il exprime à travers ses poèmes. Ceux-ci ont à être lus cependant avec circonspection : Ikkyū est un artiste en matière de dialectique, notamment celle qui fait jouer les sujets traités sur le registre de la double vérité qui trouve son point de résolution dans la voie du milieu. Là où il décrit une sphère sacrée (le saint moine ; l'ascète ; le paradis) puis une sphère profane (la courtisane ; l'ivrogne ; les enfers), il ne faut selon toute vraisemblance y voir que deux états qu'il propose à son lecteur d'imaginer, un temps, pour mieux s'en détacher, par un sagace retrait mental, et adopter une attitude qui soit en accord avec une réalité éloignée également de ces deux limites qu'on ne trouve jamais à l'état pur. Cet ensemble de poésies qui offre une lecture transparente constitue peut-être un des rares cas où il nous est donné de disposer de données biographiques, de sources littéraires chinoises et japonaises, de plusieurs poésies d'un auteur ainsi que d'un *kōan* que l'auteur met en rapport avec ses propres poésies. L'historien de la littérature est rarement aussi gâté, si bien que cet ensemble peut être pris pour un modèle presque idéal d'analyse de ce genre de stances en chinois composées par un religieux japonais appartenant à une école Zen.

Parmi les questions diverses, nous avons traité de l'ouvrage du moine Sessō, la *Réfutation de la doctrine pernicieuse (Taiji jashūron)* [1648], qui est une précieuse somme de connaissances sur le christianisme au milieu du xvii^e siècle ainsi qu'un modèle de réfutation de cette religion qui a fait référence durant toute la période d'Edo (xvii^e-xix^e siècles). Nous y avons notamment examiné l'évolution des arguments de Sessō en regard de ceux exposés dans un ouvrage antérieur de sa main, les *Notes du Kōfukuji (Kōfukuji hikki)* [1647]. Nous avons également soulevé des questions relatives au *Compendium catholicae veritatis* de Pedro Gomez et de sa traduction en japonais (1593-1595).